

## Corps et âme: faufilage ou couture dans la constitution féminine?

Rachel Sztajnberg (Psychanalyste)

Lorsqu'on discute la fragilité de la position subjective de la femme, on voit se détacher le rôle privilégié de la relation mère-fille et les vicissitudes d'un miroitement qui rend difficile pour les deux la constitution de l'entière et de la différence de chacune. Des vignettes cliniques illustrent la diversité de solutions de compromis structurées. On essaye, enfin, d'ébaucher les effets des avatars contemporains sur cette condition particulière de la réalité féminine.

Je crois toujours que c'est l'aptitude à encaisser  
les coups qui a fait de moi un écrivain.

Virginia Woolf

Ce n'est pas moi qui me navigue, je suis navigué  
par la mer... La chevelure de la mer, on ne peut  
pas s'y aggripper

Paulinho da Viola et Hermínio Bello de Carvalho

Depuis ce poste, le lieu de l'analyste, et autorisé de cette fonction qui assure le privilège de l'écoute d'une intimité partagée, nombre de voyages ont déjà été faits. Une innombrable quantité de **bonnes femmes** suivies dans leur parcours, avides, toutes, de savoir qui elles sont. Aucune ne ressemblant à l'autre, chacune trace, par

son texte en labyrinthe, un dessin singulier, plus ou moins tourmenté, plus ou moins ludique, inconséquent et frivole ou militant et dense, mais invariablement demandant, dans l'urgence d'une (re)connaissance qui puisse lui conférer une existence. Une place quelconque qui puisse lui faire sentir qu'elle joue un rôle et où elle laisse une marque personnelle, unique.

Les hommes - bien qu'ils défilent leurs douleurs et horreurs au divan - semblent moins incertains de leur condition, ils font plus confiance à leurs atouts pour assurer leur place dans le monde. Un trait viril, une marque de succès professionnel, un volume remarquable dans les poches ou au fond des culottes représentent, la plupart du temps, le simulacre d'une puissance qui, tout en étant hantée par le fantasme de son dépouillement, signale une "certaine" confiance et soutient une nomination possible et honorable.

Pour ce qui est des **bonnes femmes**... Pour la femme, toute la beauté, la survalorisation de son statut en tant qu'objet de désir par excellence, l'indéniable conquête que la révolution féministe lui a conférée ces derniers temps, d'ascension économique, sociale, professionnelle; la place sanctifiée que la maternité lui a toujours accordée, rien ne semble lui assurer qu'elle ne se trouve à un pas d'être éjectée et renvoyée (de retour?) à la ténébreuse et humiliante enceinte de **La Bonne Femme**, d'où elle est venue, et d'où - la prévient-on ci et là - elle n'aurait jamais dû être sortie. Même après la trajectoire accidentée pour devenir Femme, mission presque impossible, le risque de glisser vers son lieu d'origine, là où elle n'existait pas encore, ne cesse jamais de la guetter.

Pourquoi est-elle encore plus fragile, cette position subjective de la femme par rapport à celle de l'homme, au delà de ce qui est déjà propre de l'irréductible vulnérabilité de la condition humaine, voilà une question que n'a jamais cessé

d'interroger la Psychanalyse, dès ses débuts. Et en dépit de tout ce qu'on a déjà conjecturé dans ce domaine, les réponses semblent encore insuffisantes pour rendre compte de cette question énigmatique. Peut-être, le sait-on jamais, parce que c'est là le fondement et l'essence propres de la féminité.

Être fille, par rapport à la mère, c'est un statut sans doute distinct dans la structuration subjective que d'être fils. Une altérité plus marquée, en termes biologiques et anatomique, dessine une différence minimale qui assure au garçon une plus grande possibilité (quoique pas nécessairement réalisable) d'être reconnu avec une certaine autonomie par le fait qu'il est quelque chose de plus, un au-delà d'elle. Mais qu'est-ce qu'une femme pour sa mère? Quelle trajectoire la mère devra déjà avoir parcouru pour reconnaître, dans le Même, non pas son extension ou son reflet, mais un corps propre, distinct de son corps à elle?

Si nous prenons le modèle de la mère dans sa fonction de miroir à partir de la construction théorique de Winnicott,<sup>1</sup> où elle s'offre pour refléter le bébé et non pas elle-même, nous aurons tendance à penser que cette fonction est plus difficile à accomplir quand il s'agit d'une fille. Comme, inévitablement, la mère s'y voit aussi, quelles difficultés la bébé pourra-t-elle rencontrer quand la mère reflète dans ce regard son propre état d'âme ou la rigidité de ses défenses? Quelles chances aura la petite-fille de rester adhérente à cette image, aucun espace ne lui ayant été accordé pour s'inventer et sortir de l'aliénation afin de créer son propre sujet?

Véra, parce qu'elle sentait que son père était fier d'elle, a pu ancrer dans ce sentiment un désir d'accomplissement personnel et professionnel. C'est aujourd'hui une femme qui a réussi, professionnellement, et, à première vue, il est difficile d'apercevoir le manque d'assises de son identité, en fonction des "restes" de la

figure maternelle fragile et dépendante. Véra est toujours aux prises avec l'ombre d'une autre femme avec laquelle elle rivalise et à laquelle elle ne cesse de se rapporter pour être à même d'avoir une idée - favorable ou défavorable - d'elle-même. Les attributs qu'elle ne reconnaît pas en elle-même se trouvent chez une autre qu'elle élit et invoque incessamment, comme s'il fallait absolument passer par son intermédiaire pour exister, comme s'il fallait chercher au-dehors ce qu'elle ne trouve pas au-dedans. Sa mère n'a jamais cessé de la solliciter comme un double. Véra se sent la raison d'être de sa mère, ce qui la renvoie à une alternance de sentiments de colère et de culpabilité qui révèle à quel point elle est prise dans cette trame: une femme qui soutient une autre... La vérité d'une femme n'est jamais entièrement en elle-même.

Les petites filles courent un risque encore plus grand de se vivre comme l'extension libidinale et narcissique de leur mère, et ce vécu produit des effets et des fantasmes d'une intensité effrayante. Et ce n'est pas tout. L'expérience "dévoratrice", provoque non seulement l'horreur inconsciente de la mort psychique par l'annulation de soi-même, mais aussi la satisfaction mégalomaniacale de se dire: "Sans moi, Maman n'existe pas".

Ce primitif amour oro-pré-genital, partagé avec la mère, est à l'origine du fantasme selon lequel, si elle la dévore ou bien si elle est dévorée par la mère, elle cesse d'être elle-même, sa dépersonnalisation étant ainsi établie. Chez Winnicott<sup>2</sup> ce concept marque l'interférence qui rend le sujet - pendant son développement émotionnel primitif - incapable de sentir que son esprit habite son propre corps. Le manque d'entièreté est responsable des conflits entre les désirs contradictoires de

---

<sup>1</sup> Winnicott, D. W., O papel de espelho da mãe e da família no desenvolvimento infantil in O brincar e a realidade. Imago Ed., 1975. RJ.

fusion et de séparation qui minent l'expérience subjective. Tout au plus est-il possible d'obtenir un équilibre fragile dérivé d'un effort strictement rationnel, et désarticulé de l'expérience du vécu de l'être. Les éléments masculins (faire) et féminins (être)<sup>3</sup>, s'ils ne sont pas bien intégrés, provoquent une faille dans le sentiment d'exister vraiment par soi.

Dans notre clinique, en ce qui concerne les femmes, nous nous trouvons souvent face à face avec cette dynamique, accentuée outre mesure chez les patientes ayant des compulsions alimentaires et des addictions en général. L'état de servitude (de dépendance) est frappant chez celles qui, voracement, ont recours à une solution complémentaire - en dehors d'elles-mêmes - pour apaiser la douleur mentale qu'elles ne réussissent pas à maîtriser avec leurs seules ressources internes. Les évidences, tout au long du parcours analytique, signalent des représentations maternelles toujours excessives ou insuffisantes, jamais satisfaisantes. Tantôt vécues comme repoussant tout contact corporel, terrifiées par les fantaisies d'être dévorées ou bien vidées par leur bébé, tantôt senties comme des mères surprotectrices ou trop dépendantes de ces bébés, elles semblent avoir rendu plus difficile la création d'objets transitionnels. Joyce McDougall les nomme plutôt objets transitoires<sup>4</sup>, qui servent à soulager pour un certain temps, seulement, la douleur psychique. Pour elle, donc, ces objets fonctionnent comme une solution psychosomatique plutôt qu'une issue psychologique. Ils tamponnent tout simplement, avec un caractère d'urgence, l'hémorragie narcissique, afin de reconstituer provisoirement l'imaginaire sur le point de se désintégrer. **Revival** de l'objet

---

<sup>2</sup> Winnicott, D.W., O desenvolvimento emocional primitivo in Da pediatria à psicanálise. Francisco Alves, 1978. R.J.

<sup>3</sup> Winnicott, D.W., A criatividade et suas origens in O brincar et a realidade. Imago Ed, 1975. R.J.

<sup>4</sup> McDougall, Joyce. L'économie psychique de l'addiction, in Anorexie, addictions et fragilités narcissiques. Puf, 2001. France

assimilé qui ne s'est pas prêté au rôle de support identificatoire de la subjectivation. Devant l'angoisse inconcevable d'un être-seul en l'absence de l'autre<sup>5</sup>, la tentative désespérée d'auto-guérison, puisque le lieu de cet autre est devenu vide. Du point de vue psychique, donc, il n' y a ni agression ni destructivité, mais surtout un mouvement paradoxal d'auto-préservation – instrumenter les ressources accessibles pour la correction d'une faille fondamentale.

Violette mange jusqu'à saturation, puis elle vomit. Seule enfant femelle d'une mère extrêmement insatisfaite, prise dans une relation conjugale qu'elle éternise uniquement par inertie, elle vit avec sa fille une relation fusionnée. Quoique belle, intelligente, s'exprimant bien, elle est atteinte d'un sentiment de dévalorisation extrême, ce qui la fait interrompre toutes les activités qu'elle choisit et qu'elle accomplit avec désinvolture, sans, toutefois, réussir à les mener à terme. Elle "mange et vomit", aussi, les objets de son investissement intellectuel et professionnel parce qu'elle est empêchée d'avancer dans sa trajectoire existentielle. Son père, qui aurait pu la sauver de cette relation mortifère avec une mère frustrée et déprimée, a été incapable de reconnaître chez sa fille un possible objet du désir masculin. "Il y a des centaines comme toi", lui disait-il. Comme elle ne trouvait pas chez lui un allié qui puisse la délivrer de l'objet primordial, elle retourne à la complicité avec la mère, qui au moins lui offre, comme consolation, la proposition voilée de bénéfices narcissiques en tant que gratification secondaire et mutuelle. Séduite par une relation avec un partenaire dont le caractère possessif la torture, figure combinée de la mère symbiotique et d'un regard masculin moins indifférent que celui du père, et elle devient enceinte. La relation n'est pas assez ferme pour tenir, et la précipite de nouveau dans le nid parental, ayant alors quelque chose à

---

<sup>5</sup> Winnicott, D.W., A capacidade de estar só in O ambiente et os processos de maturação. Artes Médicas, 1983.

offrir à sa mère – un bébé. Solution paradoxale entre la tentative de laisser quelque chose (un phallus?) à sa mère et pouvoir se séparer, et (ou) de sceller définitivement ce pacte mortel, et construire avec elle cet accouplement insolite.

La femme qui ancre dans la maternité sa raison d'être, probablement pour ne pas avoir, au préalable et d'une manière consistante, eu accès au statut de la féminité – un parcours accidenté et complexe lequel, nous le savons bien, les femmes n'ont pas toutes la chance de mener à bon terme – cette femme aura d'énormes difficultés à faire le deuil nécessaire quand la petite fille qui, jusque là avait rempli ses idéaux narcissiques, aura besoin de son aval pour se construire en tant que femme, traversée par l'expérience œdipienne. Cette figure maternelle aurait dû avoir développé une empathie envers la douleur psychique de sa fille si celle-ci devient l'otage d'un lieu qu'elle ne peut cesser d'occuper auprès de sa mère. Le plus souvent, il est plus facile pour les mères de reconnaître la souffrance physique de leurs "égales" au détriment d'une douleur psychique qui signale une altérité: le désir d'émancipation de la fille ne coïncide pas avec le sien, qui est un désir de complétude. D'autre part, l'aspiration à un corps et à une jouissance qui lui soient propres, à être enveloppée dans sa propre peau, passe nécessairement par une expérience du vide et de la solitude qui émane d'une rupture dramatique avec la protection réconfortante, quoique fictive, du "deux en un" que la complicité féminine peut procurer. Seulement après l'élaboration mutuelle de cette perte sera-t-il possible de partager un rapport plus ou moins amical, non totalement dépourvu d'une certaine rancœur. C'est toujours à la mère, plutôt -théoriquement plus structurée émotionnellement, ne serait-ce que par la différence chronologique – qu'il revient d'avoir le courage de d'accomplir cette séparation. La clinique dénonce les

effets dévastateurs de cette non libération, sous forme d'angoisses névrotiques et psychotiques qui entravent le plaisir sexuel et narcissique et menacent le sens de l'identité, de l'intégrité corporelle et de la vie même. La fixation à un érotisme archaïque et mortellement menaçant s'exprime par des phobies telles que la peur de l'eau, souvent exprimée dans les rêves, la peur des espaces vides ou clos, la peur de se dissoudre ou d'exploser. De même les symptômes d'une disfonction corporelle, tels que allergie, insomnie, encoprèse, gastrite, boulimie, anorexie, etc. accusent le poids des fantasmes qui affectent gravement le système somato-psychique du sujet. Chaque processus de subjectivation cherche des solutions particulières, et les séquelles des\_écueils rencontrés inscrivent la souffrance-guérison des compromis qui ont dû être négociés.

Virginie arrive à l'analyse à un âge où, de nos jours et dans le milieu social auquel elle appartient, les femmes exercent depuis longtemps déjà et avec beaucoup de désinvolture leur sexualité. Ce n'est pas le cas, pour elle, et elle en est extrêmement vexée. Quoique, théoriquement, elle soit "libérée" de tout préjugé, elle est empêchée de s'identifier avec sa mère en tant que femme. Le regard maternel a déprécié ses attributs, ses dons l'ayant déçue: "elle ressemblait à son père". Telle la sorcière dépitée des contes de fée, elle lui a prédit un destin funeste: elle n'attirerait jamais le regard des hommes et resterait seule à jamais. D'autre part le père, plein de ressentiments contre la femme qui le méprise en tant qu'objet de désir, dénonçait l'être féminin comme indigne de confiance: "les femmes ne valent rien". Virginie était acculée par le combat odieux entre son père et sa mère. Défier l'un signifiait tomber en disgrâce dans son rapport avec l'autre. Son corps est devenu l'arène où se livre la bataille, toute possibilité de médiation étant désormais exclue. Elle-même reconnaissait les signes de son hypocondrie, ce qui ne lui servait aucunement à



soulager sa souffrance. Ces traits identificatoires sinistres ne lui assuraient aucun espoir, si minime fût-il, sur lequel appuyer son amour-propre si ravagé. Être comme son père exigeait le renoncement à la féminité, être comme sa mère signifiait l'assomption d'une image déchue et vile. Seul un travail d'élaboration pourrait la tirer de cette trame angoissante.

Le moi en formation, quand il n'a pas de support externe dans son milieu, risque d'être écrasé par un surmoi tyrannique et destructeur qui réduit ou anéantit sa capacité d'expansion. Peut-être que, avec un peu de chance, la préservation de l'existence sera assurée, mais avec le risque de compromettre de façon plus ou moins grave les attributs subjectifs et la potentialité créative qui donne son sens à la vie. Pour ce qui est des variables plus radicales, ce qui survit, c'est une identification au rien, ce qui, en soi, est déjà quelque chose. En l'absence d'une médiation, la fixation se situe dans l'absolu. Ce qui effectivement en vaut la peine, dans toute sa splendeur et sa complétude, doit être dans un autre lieu quelconque, marqué toutefois, par le manque de représentation qui lui est inhérent.

Dans le cas de l'anorexie, pathologie franchement féminine, il est possible de reconnaître, avec la plus grande netteté, ce désir-identification à l'être-rien, l'être-vide. Là où le manque ne s'est pas fait et le regard et la parole maternelles ont rempli tous les espaces, la seule alternative est celle d'un être non incarné, affranchi des besoins charnels, éthéré, hors de lui-même. Ressource ultime d'une séparation de corps, mais aussi de sujet et objet. En même temps qu'on investit de plus en plus dans le corps pour essayer de se retrouver soi-même, se reconnaître, fût-ce dans une image féminine fugace, sans marques. En tant que défense, on lutte contre la croissance, l'assomption de la sexualité et de la vie avec tous les risques et les responsabilités que cela implique. Enfin, en conséquence de tout ce qui a été dit

précédemment, par la voie de la surdétermination, il en découle l'urgence de mettre en risque sa propre vie pour avoir droit à une vie propre. Marinov<sup>6</sup> signale que, chez une patiente, l'absorption de l'aliment comportait fantasmatiquement l'assimilation du regard déprimé de la mère. De tels faits renforcent l'hypothèse d'un clivage entre le corps et l'esprit, de telle manière que, pour sauvegarder l'autonomie de l'identité subjective, le corps doit être sacrifié. Le défi que ces patientes nous posent, à nous, analystes, consiste à réussir à créer des liens entre les signifiants corporels et les signifiants verbaux qui n'ont pu être intégrés auparavant, à partir du rapport transférentiel installé.

Une dernière réflexion sur ce rapport si délicat, et ses effets sur la subjectivité de chacun des éléments qui s'y trouvent impliqués mérite que soit inclus un regard sur la culture contemporaine et ses dessins particuliers. Par exemple, le raccourcissement de la différence entre les générations découlant de tous les progrès technologiques et la révision météorique des valeurs éthiques et esthétiques qui régissent le nouveau "être dans le monde". En ce qui concerne les femmes, particulièrement les mères et les filles, elles semblent disputer de plus en plus désespérément la même place. Les images se confondent quand il devient difficile de distinguer la plus jeune de l'ainée, qui est qui dans la confusion actuelle. Les mêmes vêtements, les mêmes corps musclés, la dispute des mêmes mâles, le choix de "solutions" addictives identiques excitent les rivalités, si toutes les femelles désirent avidement les mêmes objets. Sans marques référentielles différenciées, la guerre devient plus intense, il n'y a pas de marques qui puissent orienter la sélection et éviter le chaos. Si le seul ordre est celui du "sauve qui peut", sans père ni mère qui forgent, au moins, un simulacre de protection et de contrainte pour exercer une

---

<sup>6</sup> Marinov, Vladimir. Le narcissisme dans les troubles de conduites alimentaires, in Anorexie, addictions et

fonction structurante, le désarroi s'exprime de façon encore plus frappante. Ainsi, la femme, aujourd'hui moins soumise - conquête importante du siècle dernier - devra quérir, dorénavant, une autre différenciation dans la communauté féminine globalisée et homogénéisée. Autrement, son destin est d'être, toujours... **bonne femme**... Encore?

Rachel Sztajnberg

e-mail:rachelsztajn@yahoo.com